

Se tenir devant le mal(heur)...

●●● Luc Ruedin s.j.

théologie

Le mal nous révolte. Il trouble à la fois le cœur et la raison. Mettant radicalement en cause notre existence, le mal subi rend caduc tout discours qui tenterait de le justifier. Irrationnel, il défie la raison. D'où vient le mal ? Pourquoi le mal ? Comment est-il possible ?

Ces questions récurrentes qui cherchent désespérément une réponse sont devenues, après Auschwitz, l'aporie de la réflexion philosophique et théologique. En admettant qu'une réponse satisfaisante puisse être donnée, elle serait de toute façon trop générale pour rejoindre celui qui, frappé dans sa chair par le malheur, est désespéré. A l'excès du malheur - perte d'un enfant, violence meurtrière, génocide, etc. - le croyant ne doit-il pas opposer la solidarité du Crucifié avec le malheureux ? Ne doit-il pas témoigner d'un autre excès : l'Amour du Ressuscité pour ceux qui ploient sous le fardeau ? Qui s'aventure sur ce che-

min de foi peut alors découvrir que la question du mal se pose à lui dans une autre perspective.

Encore faut-il éviter la tentation gnostique. Dans le malheur, l'homme est tenté d'adopter cette attitude religieuse pour s'évader de sa condition terrestre. Il va chercher à réaliser l'essence divine qu'il imagine en lui, essence ignorée ou oubliée à laquelle il peut s'éveiller par la « vraie connaissance ». Cette posture existentielle imprègne de manière diffuse notre mentalité contemporaine. Pensons aux succès des livres de Paolo Coelho, au film *Matrix* et à certains mouvements religieux issus du Nouvel Age.

La tentation gnostique

Habité par un sentiment d'angoisse et d'étrangeté à l'égard du monde, le gnostique a une vision foncièrement pessimiste de l'homme et du monde. Subissant le mal et les limites de sa condition humaine, il se sent étranger à lui-même, venu d'un « ailleurs » qu'il a peine à nommer. Engourdi, il ignore sa vraie nature divine.

Lorsque, par l'éveil, il en prend conscience, il éprouve à la fois la souffrance de ne pas être chez lui et la jouissance de son origine surnaturelle. Il acquiert la certitude heureuse de ne pas être de ce monde qu'il éprouve comme mauvais. Dans le monde mais pas du monde, il n'aura de cesse de vouloir s'en libérer.¹

Intégrer la réalité du mal se révèle souvent l'exercice de toute une vie. Gnostiques, athées ou chrétiens, tous nous essayons de trouver une réponse quant au sens de notre existence marquée par la souffrance. Se révolter, interpeller Dieu et combattre à ses côtés le mal par l'amour, à travers l'Alliance qui nous unit à lui, est une voie privilégiée, à défaut d'être une réponse.

1 • Le gnosticisme postule une essence divine naturelle de certains hommes, alors que Jean, dont l'Evangile a des traits gnostiques et dualistes (en haut/en bas, céleste/terrestre, Dieu/monde), insiste sur la foi et sur l'amour fraternel. Il substitue un « dualisme de la décision » au dualisme cosmologique et anthropologique du gnosticisme. Des phrases comme « le Verbe s'est fait chair » (Jn 1,14) et « Dieu en effet a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique » (Jn 3,16) affirment que le monde est objet d'attention divine et qu'il n'est pas mauvais. L'Evangile de Jean, proche des milieux gnostiques, n'entre donc pas dans leur logique dualiste et leur système pessimiste.

Cet article s'inspire
du livre

Adolphe Gesché,
Le mal, Cerf,
Paris 1993, 186 p.

Sa prise de conscience d'être une étincelle divine en exil dans un cosmos étranger est pour lui salvatrice.² Toute autre médiation est méprisée. Son corps, son histoire, ses relations aux autres, bref les lieux concrets de son incarnation, deviennent des obstacles à surmonter. A ce monde matériel et absurde, soumis au mal, à la corruption, à la mort et symbolisé par les ténèbres, s'oppose un univers spirituel transcendant et incorruptible auquel il faut accéder. Seule cette réalité supérieure est vraie. Elle est considérée comme primordiale et ultime. Pour le gnostique, le Dieu bon, inconnaisable et spirituel ne prend évidemment pas chair. Inaccessible, il trône entouré d'une cour céleste d'entités spirituelles (les éons) qui, par accident, ont engendré le Démon. Ce dernier est le créateur mauvais du monde corruptible. Dieu, lui, n'intervient dans le monde que pour desserrer l'étau du cosmos en éveillant l'esprit aux réalités d'en haut. Loin d'être chaotique, l'univers créé est rigoureusement structuré, telle une prison composée d'un ensemble de sphères concentriques dont la dernière serait le monde terrestre. L'esprit doit donc traverser ces sphères et parcourir un itinéraire initiatique pour rejoindre son essence divine. Signalons que cette conception pessimiste et dualiste - le corps et l'âme s'opposent à l'esprit, tout comme le monde terrestre s'oppose au monde céleste - fait peu de cas de l'éthique et des médiations de salut. L'homme est du coup déchargé de toute responsabilité.

Une réponse chrétienne

Face à la tentation gnostique, qui vise à échapper à la question du mal en niant tout rapport de Dieu avec le monde et en refusant la condition humaine, le

chrétien est invité, dans la pleine acceptation de sa condition humaine finie et entachée par le mal, à se situer. Face au dualisme anthropologique et cosmique du gnosticisme et à son déterminisme élitiste - seuls certains hommes, les gnostiques, sont sauvés par leur nature divine -, le Dieu de la Bible propose son alliance à tout homme. Bénéficiaire de ce don, ce dernier est invité à y répondre. Acceptera-t-il de se recevoir d'un Autre et de lui faire confiance ? Découvrira-t-il que l'Alliance le crée, le sauve, le libère et le rend disponible aux autres et au monde en l'invitant à aborder au « sans-rivage » du mystère de son Créateur ? Comprendra-t-il que cette Alliance ne propose pas de nier le mal mais, à la suite de Celui qui l'a une fois pour toute assumé, de traverser à son tour l'épreuve pour en sortir vainqueur ?

En tous les cas, s'il y est fidèle, il ne fuira pas le monde. Il saura aussi éviter la position surplombante de celui qui, ne s'engageant pas, considère son malheur en victime ou en spectateur. Il dépassera cette position philosophique qui accuse Dieu (ou plutôt l'idée qu'il se fait de Dieu) du mal ou le justifie, sans lui laisser la possibilité d'y répondre. En effet, accuser ou justifier Dieu sans l'interpeller et se laisser interpellé par lui, c'est se mettre hors jeu de l'alliance. Être contre Dieu ou pour Dieu, c'est refuser de faire de lui un interlocuteur.

2 • Dans beaucoup d'apocryphes imprégnés de gnosticisme, le discours de Jésus réveille l'esprit du gnostique et le rappelle à son origine divine en démasquant l'imposture du monde. Toutefois, étant donné la séparation radicale entre le monde matériel et l'univers d'en haut, Jésus ne s'incarne pas vraiment dans la chair et reste un personnage mythique.

Contre Dieu - pour Dieu

Accusé, Dieu est considéré comme responsable de ce monde entaché par le mal. Comment ne peut-il (Dieu impuisant) ou ne veut-il (Dieu méchant) pas empêcher le malheur ? Il ne peut donc exister ! Derrière cette conception se cache l'idée d'un Dieu surplombant et tout-puissant qu'on ne peut pas interpeller. L'accès au Dieu vivant de la foi est barré.

Toutefois, il faut entendre le cri de l'incroyant qui respecte bien plus la foi que ne le fait la bonne conscience croyante : « J'honore plus votre Dieu en disant qu'il n'existe pas, qu'en disant qu'il a voulu ou permis le mal. » Ce cri devant l'absurde du mal est plus une protestation contre le malheur subi que contre un Dieu convoqué à la barre. L'homme souffrant, rejetant avec raison l'image d'un Dieu compromis avec le mal, réagit avec la force du désespoir. Grâce à sa révolte, sa question devient existentielle et peut rebondir jusqu'à le provoquer à parler... à Dieu.

De l'autre côté, une certaine apologétique, qui faisait florès jadis, défendait des thèses théologiques ou philosophiques pour expliquer le mal et innocenter Dieu. Celles de la permission du mal par Dieu, de l'épreuve et du châtement du coupable, du meilleur des mondes possibles ou encore du mal comme privation de l'Être sont devenues irrecevables pour l'homme éprouvé par le malheur. A trop vouloir innocenter Dieu, on en vient à le rendre insignifiant et inexistant. Parlant à sa place, se faisant l'avocat d'une idée de Dieu, on ne laisse pas Dieu être Dieu ! Voulant justifier Dieu pour répondre à l'accusation de l'incroyant, on adopte l'attitude des faux amis de Job. Du coup, on fait l'économie de la traversée souvent éprouvante de la foi.

A Dieu de se défendre, serait-on tenté de dire. On ne doit donc pas empêcher Dieu d'entendre la clameur de son peuple (Ex 6,5) ou le cri de Job. Ainsi, le tort du *Pro Deo* est d'effacer d'entrée de jeu l'étonnement et le scandale du mal. Celui qui crie a plus confiance envers Celui qu'il appelle que celui qui veut justifier. Si le *Contre Dieu* excluait Dieu par défaut (il n'y a pas de Dieu), le *Pour Dieu* le fait par idolâtrie et besoin de sécurité. On se console en se faisant une fausse image de Dieu.

Eviter ces deux positions fermées et stériles devant le scandale du malheur et interpeller directement Dieu, c'est s'ouvrir au champ de la foi qui est relation avec Celui qui est le Dieu non des morts, mais des vivants. C'est se placer dans une position charnière : acceptant de croire à une réponse possible, on ouvre un avenir imprévisible...

En Dieu - à Dieu

Dans l'épreuve, déposer nos questions *en* Dieu plutôt que de l'accuser ou de vouloir le justifier, c'est l'interpeller et en faire un partenaire d'alliance. Dieu n'est plus abstrait. Il n'est pas objet d'accusation ou de justification. Il devient un sujet qui peut répondre au croyant. On ne parle plus alors *sur* ou *de* Dieu en le laissant extérieur à l'épreuve.

La Bible révèle que Dieu n'a pas cherché à être épargné mais qu'il a pris parti pour son peuple. Du coup, le blasphème se retourne. Il n'est pas de s'adresser violemment à Dieu, mais de croire qu'il ne peut supporter la révolte, qu'il ne peut rien pour nous !

Celui qui parle à Dieu ne prend donc pas son parti du mal. Refusant la négation comme la justification de Dieu, le chrétien pose à Dieu la question du mal, tout en maintenant son existence. Il le

*Il demeurera avec eux.
Ils seront ses peuples
et lui sera le Dieu qui
est avec eux. Il
essuiera toute larme de
leurs yeux, la mort ne
sera plus. Il n'y aura
plus ni deuil, ni cri,
ni souffrance, car
le monde ancien
a disparu... Voici,
je fais toutes
choses nouvelles.
(Ap 21,4-5)*

convoque au tribunal de sa révolte. Il passe du « il » au « tu ». Accédant à sa propre parole, dans l'attente d'une réponse, il sort de l'enfermement, du mutisme, de l'autojustification ou de la culpabilité. Parler, c'est déjà prier ; c'est gémir, se révolter, interroger, demander ; c'est aussi écouter, bénir, jubiler, accepter... C'est surtout croire à la possibilité d'une réponse du Tout-Autre.

Les récits de la Passion du Christ suggèrent que l'homme, sans savoir ce qu'il fait, exorcise sa violence sur un bouc émissaire innocent. Seul un amour suffisamment fort et puissant peut endurer cette violence sans la retourner contre celui qui la commet. Seul l'Agneau immolé permet d'échapper à l'infamante spirale de la vengeance. Le Christ, le seul Juste pour les injustes (1 P 3,18), se présente au croyant comme le Pardon de Dieu. Il prend sur lui d'être objet de malédiction pour le salut de tous (Ga 3,13 ; 2 Co 5,21).

Croire que Dieu est assez fort pour supporter le cri parricide qu'il nous faut parfois exprimer devant l'absurde du malheur permet de découvrir que Dieu combat avec et pour nous. Ainsi, la logique de la foi (*en Dieu*) ouvre à la possibilité non seulement d'interpeller Dieu mais de le découvrir Autre : d'une autre logique et surtout d'une autre puissance que celles que trop humainement nous lui attribuons.

Avec Dieu

Interpeller Dieu ainsi, c'est découvrir que notre combat contre le mal devient le sien. L'Évangile nous montre un Dieu scandalisé par le mal et se posant comme son véritable adversaire. Dans la foi, l'homme découvre que le combat qu'il mène est celui de Dieu. Son cri n'est pas seulement légitime ; il ne rejoint pas

seulement la juste colère de Dieu devant l'iniquité : il permet surtout à Dieu, qui en est le premier défiguré, de se manifester comme le Sauveur. En Jésus-Christ, il donne la seule réponse crédible à la question du mal. Aucune justification (permission, châtement, harmonie, privation) du mal n'est recevable. En découvrant que c'est mon combat que Dieu mène, qu'il s'y identifie comme serviteur souffrant (Is 53), je découvre du même coup, par la lumière du Ressuscité illuminant les plaies du monde, combien seul l'excès de son Amour me sauve. Qu'advient-il donc si l'homme, dans l'épreuve du malheur, ne peut en appeler à Dieu ? Privé du seul partenaire à hauteur de l'irréductible épreuve, le voici contraint de s'accuser et de porter seul tout le poids du mal, dans un procès où il est à la fois la victime, l'accusé et l'accusateur. Ne risque-t-il pas d'être écrasé par une culpabilité diffuse et, si aucune issue n'existe, d'entrer dans le désespoir le plus noir ?

La figure du serpent (Gn 2-3) laisse entendre que ni l'homme ni Dieu ne sont les auteurs du mal. L'alliance, sans cesse renouvelée et définitivement scellée en Christ, vient habiter de l'intérieur l'irrationnel du mal. Jusque dans l'épreuve du malheur, elle donne à celui qui y croit de découvrir une étrange paix. Cette paix et la joie inespérée qui l'accompagne ne sont pas de ce monde. C'est pourquoi elles le transfigurent. Elles font pressentir au croyant où demeure Dieu.

L. R.